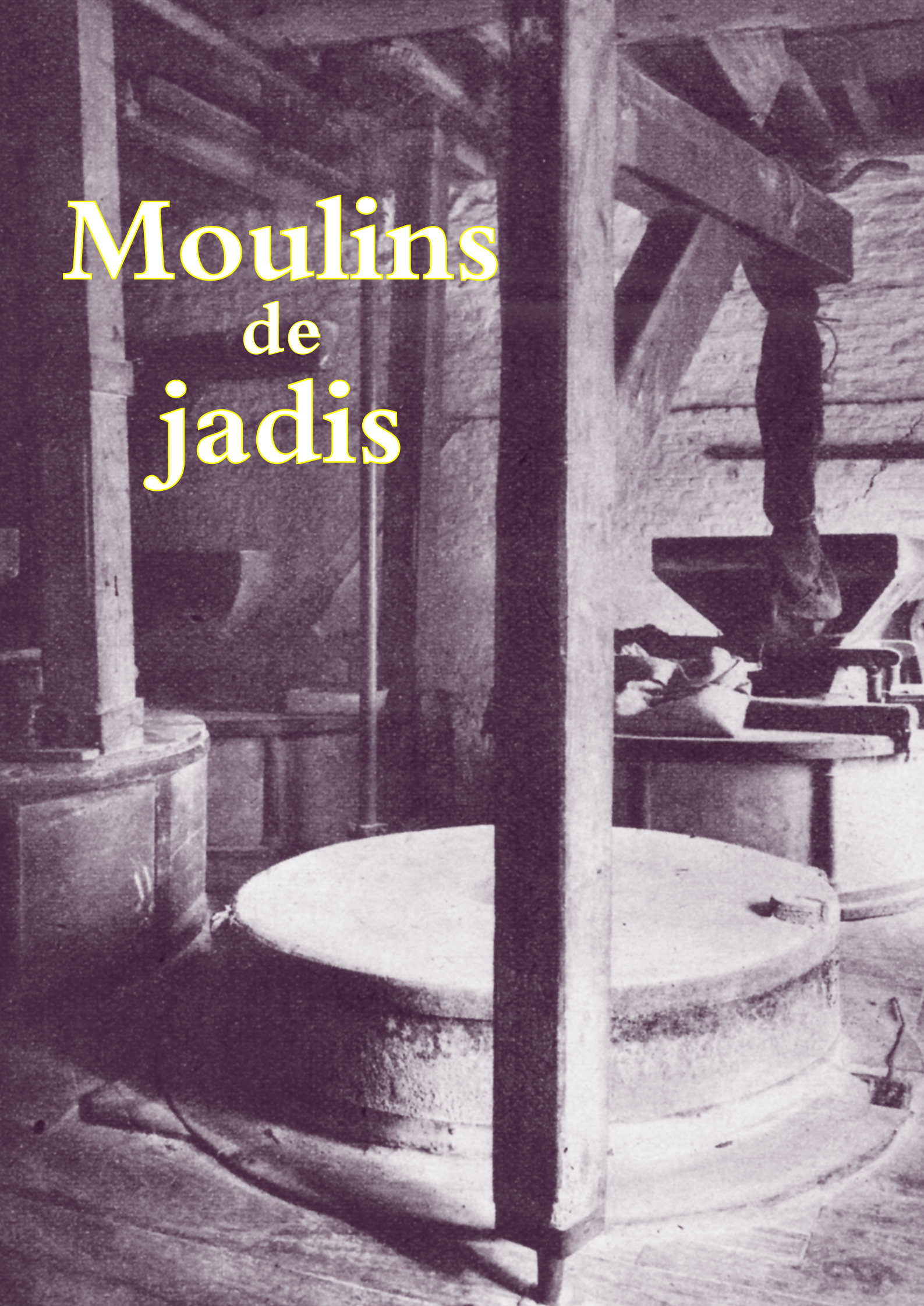


Moulins de jadis



Article remis en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be en juin 2014.

Légende de la couverture :

*L'importance économique de ces installations était telle que — exception faite pour les abbayes — seuls les seigneurs haut-justiciers pouvaient les exploiter.
(Les meules du moulin banal de Rupelmonde. Cliché A.C.L.)*



Etablis sur des lieux élevés et hauts de par nature, les moulins à vent eurent le triste privilège de servir d'observatoires en temps de guerre, ce qui amena la destruction d'un grand nombre d'entre eux. (Quartier général du Maréchal de Saxe lors du siège de Bruxelles en 1746 - Tableau de N. van Blarenbergh, Musée de Versailles.)

Avant le triomphe du machinisme, les moulins formaient partie intégrante et essentielle de nos cités et de nos villages, au même titre que leurs églises ou leurs maisons mayorales; aussi, les origines des ancêtres de nos minoteries modernes remontent-elles fort haut.



Avec l'essor inouï des villes du moyen âge et l'accroissement vertigineux du nombre de leurs habitants, on vit bientôt ces cités s'ourler de théories de moulins; parfois même on les élevait sur les remparts. (Gand, grav., extr. de Guicciardini.)

Contrairement à ce que l'on a prétendu longtemps, l'homme préhistorique ne se nourrissait pas uniquement de viandes; il était omnivore et très tôt les plantes jouèrent un rôle important dans la composition de ses menus quotidiens. Mais avant de devenir cultivateur, il passera par le stade dit du « ramassage des espèces sauvages » c'est-à-dire qu'il commença par consommer les graminées et autres végétaux qui croissaient dans les abords immédiats de son habitat.

Après la conquête du feu, notre lointain aïeul sut se préparer des bouillies, ce qui permettait de ramollir les

graines que l'on avait amassées en prévision de la mauvaise saison.

Un jour, une ménagère — qui, hélas, ne sera jamais statufiée bien que méritant un prix Nobel avec effet rétroactif — eut l'idée de broyer et de piler des céréales et elle obtint ainsi une poudre fort agréable au goût. Additionnée d'eau, celle-ci formait une pâte qui, étendue sur des pierres chauffées, cuisait et donnait un « manger » solide, invention nouvelle et pratique que l'on pouvait emporter les jours de chasse ou lors des longues expéditions.

Les fouilles ont amené la découverte, dans la vase de certains lacs qui, en ces temps, portaient des cités lacustres, ou encore sur la face pansue de poteries, des traces et même des spécimens non seulement de grains mais aussi d'épis de blé.

Parmi les restes de foyers de cabanes de l'époque dite de la pierre polie, on a trouvé les débris calcinés de grossières galettes, premiers représentants de ce pain qui, de nos jours encore, constitue l'aliment par excellence des humains.

Le blé acquérant de plus en plus d'importance, l'on procéda partout au défrichage de terres boisées pour les convertir en champs nourriciers.

C'est alors que nos grand-mères cherchèrent un moyen commode pour obtenir de la farine; elles créèrent le premier moulin, c'est-à-dire deux pierres entre lesquelles elles écrasèrent le blé en imprimant un mouvement de va-et-vient au bloc supérieur.

Comme toute invention ici-bas, cet « appareil » suivra son petit bonhomme de chemin, mais le principe des deux meules horizontales — une fixe ou gisante et une mobile ou courante — demeurera à travers les siècles et seules les minoteries le rendront désuet.

Pourtant les ménagères de l'antiquité ne s'avouèrent

pas encore satisfaites et se plaignirent de la grande fatigue qu'entraînait pour elles la mouture familiale. Leurs époux, adeptes de la loi du moindre effort, cherchèrent à faire «mieux» et confectionnèrent un petit moulin à bras dont la meule supérieure était actionnée à l'aide d'une poignée. Mais le jour où les hommes se furent groupés en petites bourgades et adoptèrent définitivement la vie sédentaire, ils trouvèrent logique d'édifier un moulin commun, donc plus grand, auquel on pouvait atteler soit un chien ou un âne pour remplacer l'huile de bras.

Ces agglomérations se policeront petit à petit, mais aussi inventeront la guerre, et cela permettra de substituer au baudet, des délinquants ou des prisonniers: songez à Samson, qui fut condamné à tourner les meules chez les Philistins, et à Plaute, qui dut en faire autant pour s'être moqué un peu trop vertement de certaines personnalités.

Lorsque les Romains firent irruption dans nos contrées, nos ancêtres en étaient encore au stade du moulin à bras. Quelques années plus tard seulement, soit à l'époque d'Auguste, on trouvera pour la première fois mention d'un moulin à eau et ce, dans une poésie grecque attribuée à Antipater de Thessalonique: «Vous qui fatiguez vos bras à moudre le blé, ô femmes, dit-il, reposez-vous maintenant. Laissez les coqs vigilants chanter le lever de l'aurore et dormez à votre aise; ce que vous faisiez de vos mains laborieuses, les naïades l'exécuteront, Cérès le leur a ordonné. Déjà elles obéissent, s'élancent sur la roue et donnent le mouvement aux ailerons. L'axe entouré de rayons fait tourner et entraîne la masse pesante des meules. Nous voilà donc revenus à la vie heureuse, paisible et facile de nos ancêtres; nous n'avons plus à nous inquiéter de nos repas et nous allons jouir enfin, sans peine, de doux présents de Cérès».



L'invention des moulins à eau date du règne d'Auguste; chez nous, ils succédèrent à ceux que l'on actionnait à bras ou à l'aide d'animaux. Bientôt, on en édifiera sur la plupart de nos ruiseaux et rivières. (Grav. de Hans Collaert, 1575.)

Selon Ausone, poète gaulois, les Romains nous transmittent cette invention ou plutôt ce perfectionnement: le grand nombre de meules découvertes dans les substructions des villas de notre pays corroborent ce fait et témoignent du grand essor que la meunerie y avait pris. La Hesbaye et le Condroz devinrent les grands pourvoyeurs des garnisons et des camps établis sur la frontière rhénane. L'on vit des Nerviens s'y installer pour jouer aux importateurs de blé. Rome aussi recherchait la farine

belge dont on appréciait la blancheur et la légèreté.

Les moulins à eau seront eux aussi perfectionnés et, des siècles durant, demeureront le seul moyen de moudre le grain. Pourtant, si leurs origines sont peu connues, celles des moulins à vent s'entourent de pas moins de mystère.



Depuis toujours, les artistes se plaisent à introduire le moulin dans leurs compositions, tant celui-ci faisait partie intégrante de nos sites et paysages. (Fragment du tableau «Le vin de la Saint-Martin» par Pieter Balten, XVII^e siècle, coll. part.)

On admet généralement qu'il furent introduits en Europe à la suite des Croisades. Très pauvre en rivières, le Proche-Orient aurait imaginé ces machines-là pour perfectionner les anciennes meules actionnées par des animaux. Cette thèse est d'autant plus vraisemblable qu'en Bretagne, dès leur apparition et de nos jours encore, on les appelle des «turquois»!

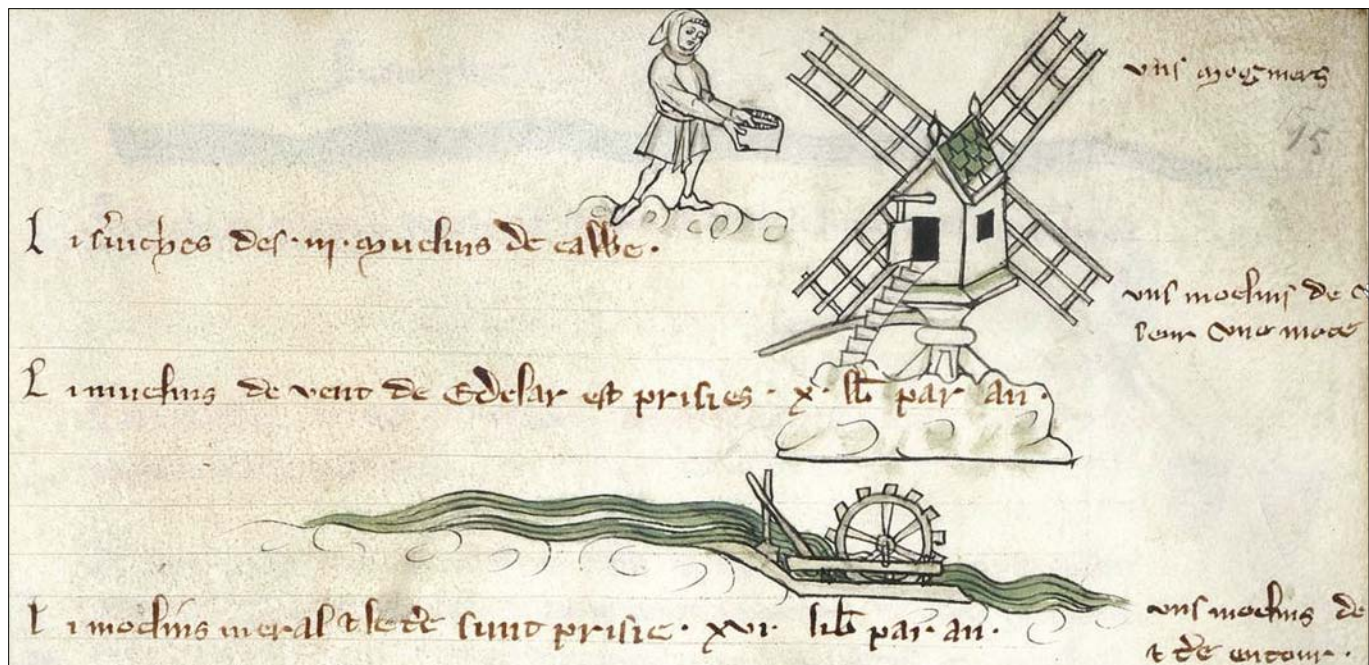


Il est admis que les Croisés introduisirent les moulins à vent dans nos contrées. Silly, dans le Hainaut, possédait, encore dans les années '40, le plus ancien moulin d'Europe, édifié en 1180.

Les premiers dont l'existence est connue avec certitude datent du XII^e siècle et l'un des plus anciens d'Europe s'élevait chez nous à Silly dans le Hainaut (1180); il disparut vers 1950. Par après, on en mentionne un à Meerbeek (1254) et un autre à Erps (1266).

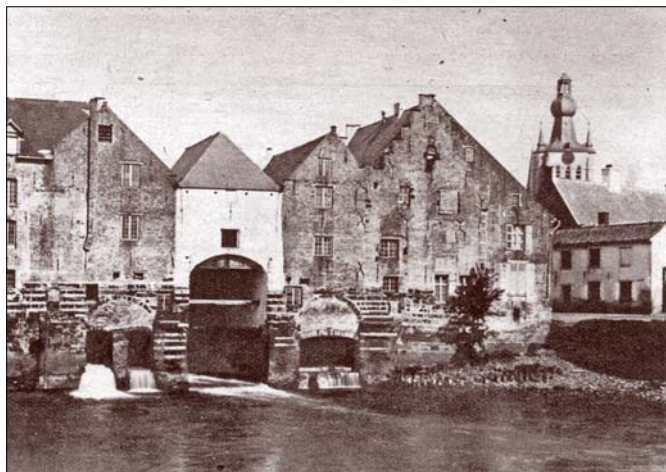
En de nombreuses localités, on emploiera conjointement les deux systèmes, eau et vent, surtout en Basse et Moyenne Belgique; tandis qu'en région accidentée, on s'en tiendra davantage à la «houille verte».

Leur nombre emboîtera le pas à l'essor des villes et bourgs du moyen âge. Dans la partie rurale, on les élèvera surtout en dehors des agglomérations. Par contre, on en trouvera au cœur des cités afin d'assurer la subsistance de



Le plus ancien document belge représentant des moulins (fragment d'un livre de rentes perçues dans le sud de la Flandre et dans le Hainaut à la fin du XIII^e siècle - Miniatures moyenâgeuses extraites du « Vieil rentier d'Audenarde », Flandre, après 1291 - Bibliothèque Royale de Belgique).

celles-ci en cas de siège. On en édifia sur les tours des fortifications; seule Bruges a su en garder deux sur les vingt-sept qui garnissaient jadis ses remparts.

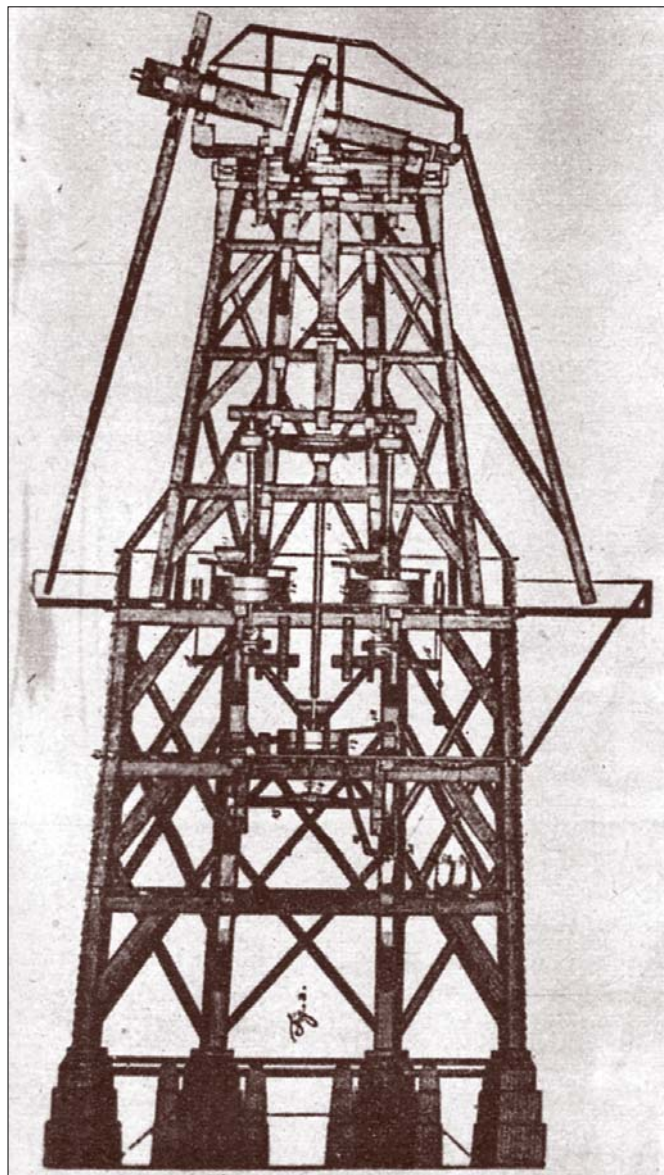


Afin d'assurer le ravitaillement de leur population en cas de siège, les édilités de la plupart de nos villes établissaient des moulins au cœur même de la cité. (Moulin sur le Démer à Aerschot.)

En temps de guerre, l'envahisseur s'intéressait souvent aux moulins, car on y trouvait toujours de quoi nourrir la troupe. Ceux actionnés par le vent avaient de plus le grand désavantage, dû à leur élévation, de faire office d'observatoires à l'un des partis et ipso facto de cibles à l'artillerie adverse; en cas de retraite, on n'oubliait jamais de les incendier ou de les renverser pour éviter que le vainqueur n'en fasse usage à son tour.

Combien y en eut-il de détruits au XVI^e et au XVII^e siècles! Lorsque, sous Marie-Thérèse, le pays put goûter à nouveau quelque répit et se relever, on en réédifia beaucoup; la majeure partie de ceux que nous possédons encore datent de cette époque. Au XIX^e siècle, on en éleva en briques, mais leur destinée sera plus courte que celle de leurs prédécesseurs, car bientôt la vapeur et, ensuite, l'électricité viendront mettre un terme à leur activité.

Quant aux moulins à eau, leur nombre diminuera lui



Des architectes se spécialisèrent dans la construction de moulins à vent et les schémas qu'ils nous ont laissés témoignent d'une réelle ingéniosité. (Moulin à trois paires de meules, 1761.)

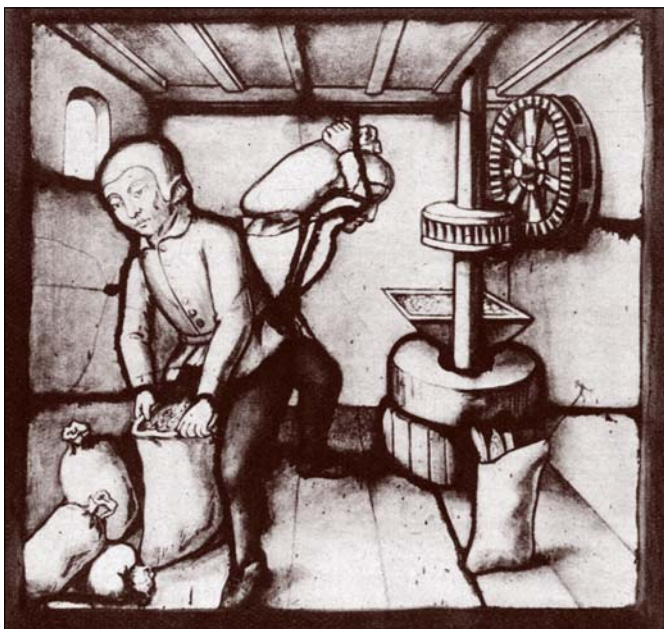
aussi avec le temps. Ils souffrirent peu des faits de guerre mais un coup mortel leur fut porté par suite du manque d'eau : les ruisseaux qui leur fournissaient l'énergie virent leur débit diminuer sensiblement par suite des trop nombreux défrichements, tandis qu'ailleurs leurs pentes devinrent insuffisantes du fait de travaux d'amélioration ou de redressement.



Les nombreux défrichements de terrains boisés en même temps que les redressements de nos ruisseaux provoquèrent un sérieux abaissement du plan d'eau de ces derniers en même temps que la ruine de beaucoup de moulins de rivière. (Un moulin abandonné - Dessin de P. Lautres.)

★ ★ ★

Il existe divers types de moulins à eau et à vent. Chez les premiers, l'élément liquide peut tomber sur la roue, soit du côté aval soit du côté amont ; il en est même qui n'ont pas de chute, mais chez qui la rivière passe sous ladite roue dont elle pousse en avant les larges palettes. Lorsque le cours d'eau ne pouvait être barré, on creusait un bief, une dérivation et, lorsqu'il s'agissait d'un large fleuve, on établissait toute l'installation sur un bateau : on en voyait de semblables jadis à Paris sur la Seine et même de nos jours sur le Pô.



Intérieur d'un moulin à eau de jadis. (Détail d'un vitrail que les meuniers de Diest offrirent à l'église Saint-Sulpice de leur cité.)

Une fois le mouvement de rotation donné, l'arbre moteur, par un simple et primitif jeu d'engrenages, faisait tourner à son tour la meule supérieure. Dans le moulin à

vent, ce sont les ailes qui mettent tout cela en action mais, contrairement à ce qui se passe chez nos confrères du ruisseau, ici l'énergie ne vient pas toujours du même endroit, elle est d'ailleurs fort changeante et parfois capricieuse, aussi faut-il la suivre dans ses nombreux déplacements. Pour y parvenir, tout l'édifice tourne autour d'un pivot. Plus tard, lorsqu'on les construira en matériaux durables — pierre ou briques — seul le toit ou « calotte » portant les ailes demeurera mobile afin de pouvoir se mettre dans la direction voulue. Afin de mieux encore capter la force du vent, on « vêtira » ces dernières de toiles.



Aux moulins en bois succédèrent ceux en matériaux durables, mais leur destinée fut très courte, la vapeur et l'électricité mettant bientôt fin à leur activité. (Moulin de Fleurus - Dessin de Puttaert.)

Si l'on entre dans un moulin, le regard est de suite attiré par les immenses meules. Le diamètre des plus récentes d'entre elles et de 1,30 m de moyenne, tandis qu'aux temps jadis on en trouvait de deux mètres ; par contre, leur épaisseur demeura constante, soit une trentaine de centimètres. Chose peu connue, elles ne sont pas d'une pièce mais constituées d'un assemblage de pierres — dites meulières — de texture siliceuse, provenant en ordre principal des carrières de La Ferté-sous Jouarre près de Paris, ou d'origine volcanique et importées d'Allemagne.

Une fois ces éléments liés par du plâtre et maintenus par un cerclage de fer, il fallait rendre la meule propre au broyage ; pour cela, des ouvriers spécialisés creusaient sur l'une des faces une vingtaine d'intailles dans le sens des rayons du cercle. Ensuite, dans chaque secteur délimité par deux de ces rayons, ils « piquaient » une série d'intailles parallèles à l'un de ceux-ci. Ce travail, destiné à donner du mordant à la pierre, s'appelait « l'habillage » et se faisait au moyen de fers à habiller. De temps à autre, on recourait au meulier pour procéder au « rhabillage ».

La meule supérieure qui, suivant son diamètre, faisait de 55 à 120 tours à la minute, était maintenue à l'arbre vertical à l'aide de crochets métalliques appelés fers de moulin ou anilles, engins qui deviendront des meubles caractéristiques de l'héraldique de nos provinces. On les retrouve dans les armoiries de Bossut-Gottechain, Saventhem, Erps-Querbs, Ham-sur-Heure, Putte, Hove, Borsbeek et Bossuyt, pour ne citer que quelques exemples.

★ ★ ★

Les moulins jouant un rôle très important dans l'économie d'une région, leur édification et leur exploitation firent, dès l'origine, l'objet de réglementations particulières.



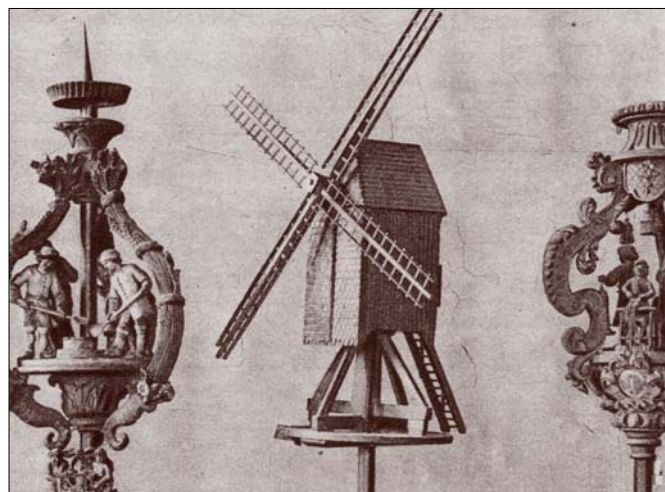
Les fers ou anilles, au moyen desquels on fixait la meule supérieure à l'arbre moteur, devinrent fort tôt un «meuble» caractéristique de notre héraldique et qu'on retrouve dans les armoiries de plusieurs de nos communes et vieilles familles.

res. Personne, au moyen âge, en dehors du seigneur haut-justicier — de par son droit exclusif «tant à l'auwe que au vent» — ne pouvait en construire ou en posséder. Tout le monde devait passer, dès lors, au moulin, dit banal, pour faire moudre son grain, service pour lequel il exigeait une redevance en nature ou en espèces. Plus tard, le souverain enleva ce droit à l'ancien possesseur pour s'en investir lui-même et il y faudra une autorisation royale pour pouvoir faire usage des éléments naturels. On exigera également un octroi pour déplacer une de ces «usines» et pareil déménagement donna parfois lieu à de curieux phénomènes toponymiques. Ainsi, le vieux moulin qui dominait l'horizon bruxellois sur les hauteurs d'Anderlecht s'appelait le Luizenmolen (moulin aux poux), ce qui n'était que la corruption du nom de la ville où on l'avait acquis, Leuze en Hainaut!...

Pendant que les meules tournaient, et en attendant qu'elles eussent terminé leur besogne, les villageois — et gageons surtout leurs compagnes — tuaient le temps en faisant la causette, transformant le moulin en «potinière». C'était à cette époque que naquirent vraisemblablement les expressions: «Qui veut ouïr des nouvelles? Au four et au moulin on en dit de belles», «Il vaut mieux aller au moulin que chez le médecin», «Faire venir l'eau au moulin» et, qui sait, celle de «Jeter son bonnet par-dessus les moulins».

La corporation des meuniers, très forte à certains moments, fit souvent parler d'elle; non seulement elle

aimait participer aux cortèges et processions, en se faisant précéder de ses belles torchères et de l'image de son saint patron, mais elle influença plus d'une fois la politique locale; il est vrai que l'entêtement de ses membres n'avait parfois d'égal que la dureté des pierres meulières.



Tous les corps de métiers aimaient participer aux processions et cortèges; ils escortaient l'image de leurs saints patrons et se faisaient précéder de torchères artistement ouvragées. (Torchères des mesureurs de grains, des meuniers et des ceinturoniers. - Musée archéologique de Gand.)



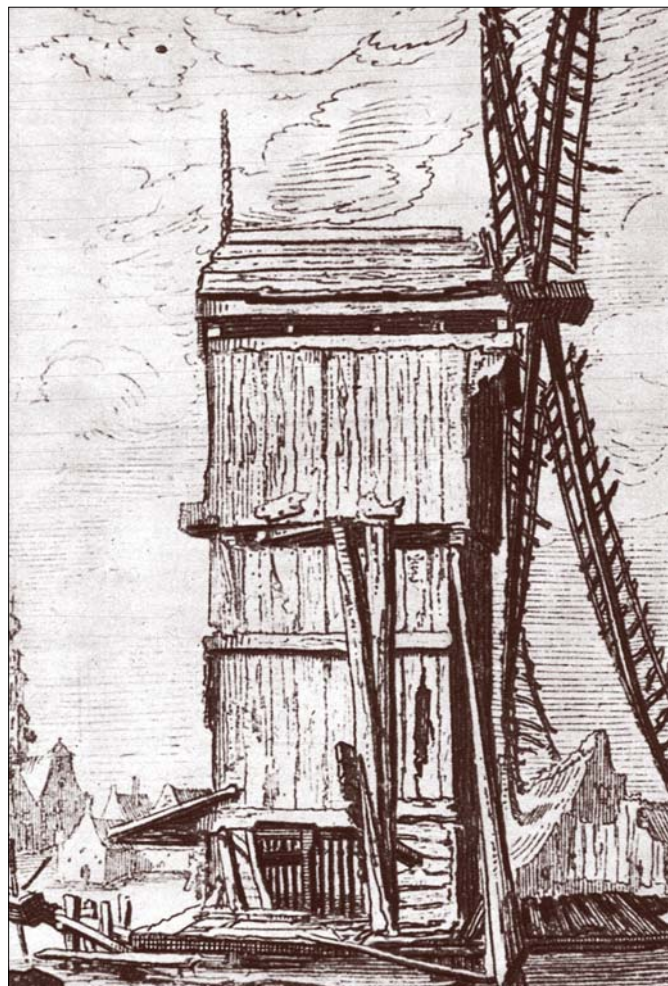
À l'égal de ses consœurs, la corporation des meuniers se choisit un protecteur céleste et saint Victor paraissait tout indiqué, vu qu'il avait été condamné à être broyé vif entre deux meules. (Son martyre, reliefs de la châsse contenant ses reliques, église Saint-Victor à Fleurus - Cliché A.C.L.)

Ainsi, en 1719, la ville de Bruxelles voulant prévenir certaines fraudes, donna l'exclusivité d'une mouture spéciale à quelques meuniers dont la confiance lui était acquise. Cela ne plut guère à leurs nombreux confrères qui, aussitôt, introduisirent une réclamation auprès du Magistrat. La réponse qui y fut faite ne leur donnant pas satisfaction, ils décidèrent de «descendre dans la rue» et se rendirent en groupe à l'hôtel de ville, accompagnés de leurs troupes de choc, en l'occurrence leurs valets armés de solides gourdins. Quelques-uns parvinrent à pénétrer dans la maison commune et à gagner la trésorerie où se tenaient quelques représentants de l'autorité. La présence de ces dignitaires ne brisa pas leur élan. «Ils se démenèrent, dit un document contemporain, avec l'insolence la plus outrageante par des jurements, menaces, et frappant sur la table, s'écriant à plusieurs reprises, qu'ils vouloient

absolument que le Magistrat leur accordât d'abord leur demande, qu'autrement il alloit voir ce qui en arriveroit. Pendant ce temps, ceux de la troupe, qui étoient restés dehors, avoient frappé à grands coups de pied sur la porte de la chambre de la trésorerie pour l'enfoncer». Ils n'étaient guère commodes, les frères ! La police eut fort heureusement le dessus et la ville mit immédiatement le Conseil d'État au courant de l'incident. Cette haute instance, voulant prévenir toute nouvelle manifestation ou trouble, accorda aux meuniers un décret provisionnel sur leur demande. Néanmoins, le Marquis de Prié, ministre plénipotentiaire qui a laissé un mauvais souvenir dans notre histoire, recommanda au Magistrat de chercher à connaître et «de faire tenir ad notam les noms des principaux de ces meuniers qui avaient parlé et agi plus hardiment pour extorquer cette ordonnance, afin qu'on pût faire, avec le temps, le châtement qu'ils méritoient».

★ ★ ★

Les moulins ne servaient pas uniquement à moudre le blé ; nos ancêtres surent user de cette force motrice à d'autres fins. Ceux mûs par l'eau furent appropriés à préparer la braie ou drêche nécessaire aux brasseries, aiguiser les armes, à broyer les écorces de chêne et de châtaignier pour les corroyeurs, à écraser les graines oléagineuses, à préparer le tabac à priser, à battre monnaie, à apprêter ou fouler les draps, etc. Plus tard, on y triturerait les ingrédients entrant dans la composition de la poudre à canon et Dieu sait si cette triste matière a fait de bien dangereux progrès depuis lors.



Toutes ces installations ne servirent pas uniquement à moudre le blé ; nos ancêtres surent les approprier à de nombreux usages. Voici celui de Zaandam utilisé à débiter des troncs d'arbres en planches. (Grav. de 1592.)

L'invention de la typographie et la diffusion des livres nécessiteront de très grandes quantités de papier et les moulins de nos ruisseaux vont y pourvoir.

Ceux à vent restèrent réservés le plus souvent à la préparation de la farine, sauf toutefois chez nos voisins du nord où on les employa à débiter les arbres en planches, à peler l'orge, à broyer les graines de moutarde, à pomper l'eau des polders et à mille autres usages.

★ ★ ★

Saint Victor est depuis toujours le patron des meuniers. Malheureusement, son nom ne figure pas à nos calendriers pour l'unique raison que l'on commémore son martyre le 21 juillet, jour de notre fête nationale.

Ce protecteur céleste — officier romain qui refusa d'abjurer sa foi — fut condamné à être broyé vif entre les meules d'un moulin et l'hagiographie rapporte que :

*«Estant entrepressé de pierres molinaires,
À l'envers le moulin
tombe par ses prières».*

Ses reliques sont gardées précieusement en l'église de Fleurus où elles reposent dans une châsse d'argent dont les reliefs retracent les principaux épisodes de sa carrière. On trouve aussi, de-ci de-là, dans nos vieilles chapelles, des statuettes représentant le saint en légionnaire romain et tenant un petit moulin à vent sur la main, naïf anachronisme si l'on songe que de son temps — il mourut en 558 — il n'en existait qu'à l'eau...

Le meunier de jadis jouissait de l'estime de ses semblables et l'on comprend sans peine pourquoi : sans lui l'existence de la bourgade se serait trouvée compromise. De ce fait, il joue un rôle important dans le folklore. Mais si, durant le jour, sa demeure constituait le dernier «salon» où l'on causait de tout et de rien, le soir, par contre, on évitait soigneusement de passer à proximité des moulins, de ces immenses et sombres géants dont la fantomatique silhouette se découpait mystérieusement ou gesticulait étrangement sur la voûte étoilée.



Il n'est pas rare de rencontrer l'image de saint Victor dans nos vieilles églises où la corporation des meuniers avait un autel particulier. L'illustre légionnaire romain est représenté portant un moulin à vent sur la main alors que de son vivant on ne connaissait que ceux actionnés par l'eau. (Musée de Malines. Cliché A.C.L.)

En parcourant les anciens registres paroissiaux, on trouve souvent mention du décès de personnes, et surtout d'enfants, qui s'aventurèrent trop près des ailes tournantes. De ce danger de jadis, il reste l'expression flamande «Avoir reçu un coup du moulin» signifiant que l'on a le cerveau légèrement dérangé.

Les meuniers faisaient usage d'un code télégraphique: la position des ailes de leur «usine» leur permettait de communiquer entre eux ou avec la population, c'est-à-dire leur clientèle. Ils les prévenaient ainsi de ce que l'on pouvait ou non amener le blé ou leur annonçaient les bonnes et les mauvaises nouvelles. Ainsi, nous avons pu voir par nous mêmes, lors du décès du Roi Albert, que lesdites ailes — en tenant compte de ce qu'elles tournent toujours dans le sens opposé à celui des aiguilles d'une montre — étaient presque en croix verticale, la supérieu-

re, crépée et dépassant légèrement l'axe du bâtiment. Par contre, lors de l'avènement de S. M. Léopold III, cette position changea pour adopter celle des jours heureux: c'est-à-dire toujours en croix, portant un drapeau, mais n'ayant pas encore atteint la verticale.

«Révélation d'un passé dont il reste à peine quelques traces que le progrès efface tous les jours davantage», le nombre des moulins a considérablement diminué en Belgique. On en comptait en 1846: 2.739 à vent et 2.634 à eau. À l'heure actuelle (ndlr: en 1952), il en reste, en tout et pour tout, près de trois cents! Inutile de dire que les rares survivants sont l'objet de toute la sollicitude des artistes et des archéologues.

R. M. van den Haute

(Textes et photos extraits de l'hebdomadaire «Le Patriote illustré» n° 33, 68^e année, du 17 août 1952.)

Légende de la 4^e de couverture:

Intérieur de la «tête» d'un moulin à vent construit vers 1723. Remarquez les engrenages en bois à l'aide desquels l'axe portant les ailes fait tourner l'arbre moteur de la meule supérieure. (Moulin d'Impe - Cliché A.C.L.)

